

Jules Stockhausen : itinéraire d'un chanteur à travers vingt années de correspondance, lettres (1844-1864) réunies et annotées par Geneviève Honegger

Symétrie, 443 p., 2010

Christiane Weissenbacher



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1147>

DOI : [10.4000/alsace.1147](https://doi.org/10.4000/alsace.1147)

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2011

Pagination : 573-574

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Christiane Weissenbacher, « Jules Stockhausen : itinéraire d'un chanteur à travers vingt années de correspondance, lettres (1844-1864) réunies et annotées par Geneviève Honegger », *Revue d'Alsace* [En ligne], 137 | 2011, mis en ligne le 19 août 2011, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1147> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.1147>

d'écho de la thèse strasbourgeoise de la regrettée Véronique Moog-Sauer, publiée par René Heyer, sur *L'habit religieux dans les congrégations féminines de vie apostolique en Alsace au XX^e siècle*, Ercal, 2009.

Ces perspectives démontrent que comme les autres « vêtements », le « costume régional » évolue, selon des choix souvent difficiles à cerner et à expliquer, qui tiennent au choix des personnes et aux représentations sociales, mais aussi aux modes et à ceux qui les lancent.

François Igersheim

Jules Stockhausen : itinéraire d'un chanteur à travers vingt années de correspondance, lettres (1844-1864) réunies et annotées par Geneviève HONEGGER, Symétrie, 2010, 443 p.

Retrouver la tête embaumée d'Henri IV est un exploit qui ne manque pas de panache... Mais retrouver les lettres de Jules Stockhausen, c'est révéler une tête avec des yeux qui ont balayé l'Europe de Londres à Budapest entre 1826 et 1906, des oreilles qui ont entendu la musique de Schumann et de Brahms comme de la musique *contemporaine*, et une voix qui a suscité l'admiration la plus vive auprès des meilleurs connaisseurs de l'époque... Donc merci à Geneviève Honegger d'avoir mené à bien ce nouveau chantier de fouilles qui, parti de Strasbourg où le frère de Julius, Franz, a dirigé le conservatoire et les concerts municipaux entre 1871 et 1907, a abouti à ce volume superbement édité par Symétrie et le Centre de musique romantique française.

N'ayez pas peur des 433 pages en format 24 cm x 17 cm : une fois que vous aurez lu la première, vous ne vous interrompez que pour des raisons de force majeure. Car le héros est un personnage très sympathique, doté d'une lucidité, d'une bienveillance et d'une modestie rares dans ce genre de carrière : il faut voir par exemple comment Stockhausen réagit face à Brahms au moment où, devant choisir un chef pour diriger sa Philharmonie, Hambourg le préfère lui, le chanteur alsacien, au compositeur hambourgeois ! Et ces dispositions sont d'autant plus méritoires que cette carrière n'a pas été facile : les intermittents du spectacle d'aujourd'hui (dont je ne conteste pas les revendications !) pourraient se consoler en découvrant les difficultés rencontrées jour après jour par un artiste du calibre de notre Fischer-Dieskau : contrats difficiles, voyages interminables, confort aléatoire, maladies, nécessité de gérer à ses frais invitations, presse (!), locations de salle, éclairage, « ouvriers », etc.

Ensuite, notre héros vit une épopée qui, non contente d'être traversée par des événements et des personnages hauts en couleur, est construite comme un roman : la vie professionnelle y est contrepoincée par une vie sentimentale aussi profonde sinon aussi fructueuse, et ce *bicinium* évolue

en crescendo jusqu'au double drame final : un mariage qui ne parvient pas à effacer le souvenir de l'« éternelle bien-aimée » (Jenny Schlumberger), et la guerre de 1870 qui va éprouver les frères Jules et Franz comme elle éprouvera les Marthe et Mathilde des deux guerres suivantes...

Car, et c'est peut-être ce qui passionnera le plus les lecteurs de cette revue, le destin de Jules est celui d'un *Alsacien*... Un destin déjà présent dans le bilinguisme de la rédaction : le français de la mère originaire de Guebwiller, et l'allemand du père originaire de Cologne (traduit ici par Christiane Hamel, qui a retrouvé l'élégance de l'épistolier *français*), sans parler de l'anglais (souvenir de la carrière aussi brève que brillante des parents), de l'italien (la seconde langue de tout chanteur), et... de l'alsacien de l'enfance vosgienne (pour les moments d'abandon affectueux), le tout se mêlant parfois dans des formules délicieusement macaroniques (*carissima mütterle*)...

C'est aussi à cette polarité franco-allemande nichée en Alsace que Jules-Julius doit la spécificité de sa formation, et à cet égard, sa « réponse aux artistes français » (citée en épilogue) est un morceau d'anthologie qui n'a peut-être pas perdu toute son actualité : à ses anciens « camarades » de Paris qui en 1872 lui reprochent avec hargne d'avoir chanté un *Lied* patriotique à la gloire de l'Alsace allemande (ce dont il aurait en effet pu s'abstenir...), il rappelle que ses études à Paris, il les a faites à ses frais avec des maîtres *étrangers* (l'Espagnol Manuel García pour le chant, le Viennois Matthäus Nagiller pour l'écriture...), faute de trouver un enseignement *musical* digne de ce nom au Conservatoire. Il reconnaît aux Français leur supériorité technique, mais ce n'est qu'auprès des Allemands (à commencer par son père) qu'il a appris « la partie esthétique de l'art, le jugement, la conscience musicale »...

C'est cette « *poetische Auffassung* » (comme dit Jenny Lind) qui a permis l'essor du *Lied* et de l'oratorio en Allemagne, et c'est donc en Allemagne que Julius Stockhausen a trouvé le répertoire et le public correspondant à ses aspirations artistiques : ses plus grands succès, ce baryton les a connus à Vienne, à Hambourg, à Berlin, à Francfort et sur le Rhin, dans les cycles de Schubert et de Schumann, dans la *Passion selon Saint Matthieu* de Bach (rôle du Christ) et le *Messie* de Handel, dans *Elias* et *Paulus* de Mendelssohn, et enfin dans le *Faust* de Schumann... Mais même en Allemagne il a fallu « deux rives » à ce musicien : à Hambourg, le chanteur s'est doublé d'un chef d'orchestre qui, grâce à un répertoire exigeant et de nouvelles méthodes de travail, a su donner une impulsion remarquable à la Philharmonie.

Les « deux rives » de Stockhausen sont aussi celles du courant qu'occupent dans l'Histoire ses convictions religieuses, politiques et esthétiques. Face à l'intégrisme *catholique* de sa mère (qui, après avoir

sabré sa propre carrière, interdit à son fils de faire du théâtre et d'épouser une anglicane), et à l'intégrisme *protestant* rencontré à Leipzig, Jules tient bon (il fera du théâtre et épousera une luthérienne!), prêche la tolérance, et rappelle à ses parents que Dieu a créé les artistes pour aider les hommes à mieux vivre sur terre avant de goûter aux harmonies célestes : des propos proches de ceux de Liszt au moment où il lit les *Paroles d'un croyant* de Lamennais... On pense aussi à Liszt quand on voit Stockhausen tenir tête au roi de Hanovre : face à ce « cagot » qui refuse de construire un pont de crainte de voir Harburg concurrencer Hambourg, Stockhausen défend son projet de *Volkskonzert* : un « concert populaire » qui aura lieu le 28 octobre 1862 au Gürzenig de Cologne, avec *La Belle Meunière* pour 10 groschen!

Malheureusement, la comparaison avec Liszt s'arrête là : face aux représentants de « la musique du futur », Stockhausen prend ses distances... S'il admire « l'amabilité charmante » du pianiste qui l'accompagne à *vue* à Weimar en 1856, s'il lui reconnaît plus de talent et de génie qu'à d'autres, il considère Liszt comme « un aimable fou »... S'il apprécie « certains beaux moments » dans *Tannhäuser* et *Lohengrin*, il écrit au sujet de Wagner après un concert à Vienne en 1863 que « son bâton, sa main droite, son bras et sa tête valent mieux que sa musique »... Même Brahms le laisse muet après la création (sans succès il est vrai) des six premières *Romances de Maguelone* en 1862...

Comme Stockhausen le dit lui-même dans sa défense de 1872, c'est aussi aux Allemands qu'il doit sa *réputation* ; mais grâce au livre de Geneviève Honegger, grâce aussi à l'eau qui a coulé sous les ponts de l'Europe depuis 1960, les Français vont pouvoir se rattraper et applaudir enfin cet artiste dont Clara Schumann a pu dire un jour : « De ma vie, j'ai rarement éprouvé une joie aussi accomplie... Stockhausen a chanté avec une splendeur qui défie toute description. »

Christiane Weissenbacher

LIENHARD (Marc), *Histoire & aléas de l'identité alsacienne*, La Nuée Bleue, Strasbourg, 2011.

Au soir d'une carrière de pasteur et de professeur, qui l'a placé dans des responsabilités ecclésiastiques importantes pour l'Eglise et pour l'Alsace, Marc Lienhard éprouve le besoin de faire le point sur « l'identité alsacienne ». Il souhaite ainsi « contribuer à une prise de conscience des uns et des autres et à féconder aussi bien la discussion que des actions concrètes ». Voici donc une voix qui entre dans le débat, non négligeable, tant l'Eglise de la Confession d'Augsbourg d'Alsace et de Lorraine qu'il a présidée a joué et continue de jouer en Alsace un rôle important.